Glanerie… de murmures

Des glaneuses (Musée d'Orsay) – Jean-François Millet (1857)

D'ici, de là, d'ailleurs…

Semaine 41- 11/10/2016

Régis Debray. France culture. 12 juillet 2016

« Que faut-il entendre par sacré ? »
3

Alors ! vous voyez bien ce qu'on peut inférer de tout ce que je viens de dire. Parce que dire, qu'il y a eu dès le paléolithique du sacré dans la religion, suivi au néolithique de religion sans théologie, ça veut dire, si l'on se tourne vers l'avenir, que la mort de Dieu ne signifie nullement une sortie des religions, ni une sortie du sacré.

Rabattre le sacré sur le religieux, ça reviendrait à réduire les chants et musiques sacrées du monde au répertoire du liturgique, au plaint chant, aux anti phonèmes, aux musiques de masse, en éliminant, le gospel, les negro spirituals, le flamenco, ou les chants corses et les chorales de l'armée rouge, héritières des fameux chœurs byzantins. Ça signifierait, éliminer tout ce qui est psalmodie, une expérience ou une souffrance collective, tout ce qui se danse en cercle, main sur l'épaule, éliminer tout ce qui fait battre le chœur, accélérer le pouls, et donner la chair de poule.

Quand le divin pinacle s'effondre ou s'effrite, les murs du religieux restent debout, et quand les murs tombent à leur tour, demeure le socle du sacré. Il est fondation, et comment le sait-on depuis la nuit des temps ? Et bien ! parce que sur les champs de fouille, les frissons sacrés se sont évanouis, mais les tumulus, et les pierres dressées sont toujours là. Non seulement, contrairement à la religion, celle de sacré a une expression linguistique sous toutes les latitudes, mais c'est la seule dont on peut suivre l'expression matérielle tout au loin de l'histoire humaine, depuis les sociétés sans écriture jusqu'à la nôtre. L'opposition d'un dedans et d'un dehors, donc d'un sacré et d'un profane, elle a traversé toutes les média sphères, ce que j'appelle mémo sphère, c'est-à-dire, la sphère de la mémoire, l'ère des transmission de mémoire non écrite, de la préhistoire par des constructions monumentales et des pierres dressées, la logosphère qui est la transmission orale des textes manuscrits, la graphosphère, qui est l'ère des livres et des imprimés, l'ère d'où nous sortons ; et la vidéo sphère où nous sommes.

Alors, c'est vrai que dans la vidéo sphère, la distraction règne, elle est même de mieux en mieux entretenue, mais elle n'empêche pas les tueries pour quelque chose de sacré, c'est-à-dire pour la conquête ou le contrôle d'un mur, d'une esplanade, ou d'un lieu de naissance.

Disons que notre demeure symbolique s'est édifiée par strates successives, repérables chronologiquement mais dont chacune s'emboîte dans la suivante, sans disparaître pour autant. Le plus sauvage n'est pas éliminé par le plus civilisé. Disons, le sacré n'est pas éliminé vers le dieu unique, le chaman survivra à l'archidiacre, le fond des âges n'a pas de fin, et les rituels de transe se retrouvent au zénith dans les concerts de rock. En matière de ferveur

collective, donc, l'âge des circuits intégrés, n'est pas brouillé avec l'âge de bronze. Sans doute, la fonction guerrière a perdu ses vieux prestiges, car dans les batailles surhumaines des origines : de l'Iliade, de la chanson de Rolland, du Cid, c'est dans l'enthousiasme justificateur des épopées fondatrices que la référence de l'instance sacrée a revêtu tout son éclat, comme en témoignent encore ces grands portails des mots que je viens de situer à l'orée des narrations nationales, à l'orée des romans nationaux.

Et c'est vrai que la paix, et l'absence d'ennemi, démobilise et rejette dans l'ombre ces flamboyances sacrales communautaires et archaïques. Mais si même, dans notre paisible démocratie, on a encore des aperçus sur ce sacré primaire à certains moments chez nous ; hein ! et pas à l'île de Pacques, ou au musée des arts premiers. Oui ! on en a eu des aperçus avec nos obsèques nationales dans la cour des Invalides quand on entend la sonnerie aux morts, avec les roulements de tambour qui nous donnent à sentir un sacré que j'appellerai un sacré d'ordre, un sacré institutionnel. Et puis nos défilés silencieux : République - Nation, quand on défile, quand on marche coude à coude en hommage à nos massacrés, on ressent ce que j'appelle un sacré de communion, un sacré populaire. Et puis je vous rappelle la départementale qui nous mène à Verdun, elle s'appelle, « la voie sacrée ». Et le chant des partisans sur le mont Valérien le 18 juin de chaque année, ça nous fait passer un frisson dans l'échine, et pourtant dans ces liturgies profanes, y a pas de prêtre, y a pas de djinns ou de génies, rien de surnaturel, ou alors, si, disons un surnaturel autogéré. Si vous voulez, les sacré c'est du transcendant, si vous voulez le sacré, là c'est du « fait maison », du surnaturel « cousu main ».

Alors ! premier constat pour l'historien des mentalités, il n'y a pas de sacré pour toujours, mais il y a toujours du sacré dans une communauté organisée. Et ce constat c'est déjà une raison pour éviter l'article défini « le » sacré, le sacré en soi, ça n'existe pas ; ça n'existe pas comme une réalité substantielle, surnaturelle et sous jacente qui se révélerait de loin en loin par ce qu'on appelle des hiérophanies, des approbation du sacré, un peu comme un volcan en sommeil qui de temps à autre aurait des jets de lave, comme ça, épisodiques, non ! Rien n'est sacré par nature, mais n'importe quoi peut le devenir : un arbre de mai, comme pendant la Révolution française, la source d'un fleuve, un parchemin, un tableau, voire même un fémur, ou une plume d'oie, parce qu'on fait une relique de tout. Ça ne veut pas dire qu'on change de sacré comme de chemise, mais que nos générations vont et viennent et il y a un temps pour tout, même pour le sacré, car le sacré se désacralise. Une sépulture peut être ouverte et une dépouille remplacée par une autre dès qu'un squelette n'a plus de nom propre.

(A SUIVRE)

(Remerciements pour la transcription de ces conférences à G-L. P.
Toute erreur ou omission n'engage que le rédacteur)